

“ TÈMOIGNAGES ”

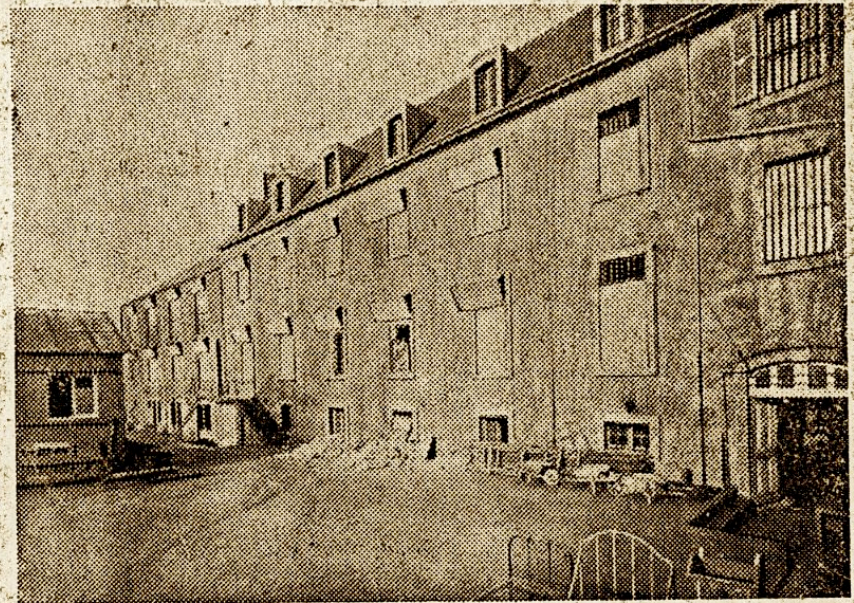


recueillis par
M. A. ROUYER

A la mémoire de
l'Abbé Joseph TANGUY
Recteur de Font-Aven
Martyr de BUCHENWALD
et de son
Vicaire Francis TANGUY
Mort au camp de FLOSSENBURG



SAINT-CHARLES. — Vue extérieure (Photo E. LEGRAND)



LA COUR DE LA PRISON DE SAINT-CHARLES Photo E. LEGRAND, Quimper

1. Des lettres de Saint-Charles.
2. La courageuse défense de l'abbé Tanguy devant les Allemands.
3. C'était "Notre Recteur", poème de A. Rouyer.
4. Deux Morlaisiens à St-Charles.
5. Les Aviateurs Américains.
6. Le récit de la mort de l'abbé Tanguy.

Des lettres de St-Charles

PRISON NAZIE DE QUIMPER

*L'Abbé Joseph TANGUY
s'oubliait pour les autres !*

Ce n'est pas sans émotion qu'on lira et relira ces pauvres lettres où sous de prosaïques demandes (et d'ailleurs la plupart pour ses compagnons de geôle), l'on trouve, comme des perles précieuses, avec une lueur spirituelle, des phrases pleines de vaillance, des formules empreintes de crânerie, et émaillées d'humour quand même.

Nous avons compris plus encore devant ces feuillets du brave Recteur de Pont-Aven, sa belle âme d'apôtre, et à la lecture de ces billets voués à l'inflexible censure allemande, certains, parvenus, qui sait, par quels subterfuges, on a quelque crainte à déflorer le sentiment qui s'y reflète à chaque ligne ...et entre les lignes !

Nous croyons accomplir une mission sacrée d'en sortir l'essence et de laisser chacun méditer sur le sublime exemple de ces deux prêtres bretons Patriotes, dignes de la Phalange de bons Français qui, dans tous les milieux, ont bien SERVI la France. L'Abbé Joseph Tanguy, d'une nature délicate et d'une santé fragile, était une énergie farouche, soutenue par une fierté de caractère qui dans le milieu ecclésiastique, en faisait le type du prêtre, apparemment intransigeant, mais sincèrement logique avec les principes qu'il enseignait. D'autres plus autorisés reviendront sur ce chapitre de sa vie. Nous voulons, nous, relater le passage de ce vaillant à la fameuse prison Saint-Charles, de Quimper, en compagnie de son vicaire, le fidèle disciple du « BON RECTEUR ».

L'Abbé Joseph Tanguy avait le constant souci de ses co-détenus, jeunes êtres pour la plupart, sacrifiés, se cramponnant à la vie, et sollicitant de ce vieillard, toujours souriant, empressé, compatissant, humain, glissant paternellement un mot d'encouragement, un espoir, une consolation. Fin, malicieux au possible, il gardait avec finesse l'humour qui faisait son charme.

Les quelques extraits que nous détacherons de ces chiffons de papiers salis, tolérés avec quelle parcimonie, écrits toujours d'une main si ferme, montrant l'équilibre admirable de cet homme, privé du confort et de la jouissance intellectuelle, de « sa musique » où il était une lumière, de ses habitudes pieuses, car c'était un Saint, tout viendra témoigner que ce prêtre a bien mérité de la Patrie.

Dure étape de son calvaire, qui se termina à BUCHENWALD. Saint-Charles, prison déjà trop célèbre, aura été le vestibule d'un Enfer dont on a connu l'horreur par des récits de témoins et vu sur des photographies le spectacle odieux offert par des bourreaux inhumains.

Sa cellule, une sombre et étroite fosse, avec un bas-flanc, où gisait une paille ayant servi de couches successives à combien de malheureux voués au poteau d'exécution ou à l'exil !

Après avoir obtenu une faveur qu'il avait souhaitée, puis qu'une demande de confesser dans la cellule ses co-détenus avait été jetée au panier, il sollicita de célébrer sa messe ; grâce à l'abbé Etienne Rannou et une intervention de ses chefs hiérarchiques, il obtint cette joie, voici ce qu'il écrivit à M^{lle} Jaouen, de la Croix-Rouge, aujourd'hui femme du Docteur Jaffré, de Quimper, après avoir été rejoint par son jeune vicaire dans la cellule austère : « NOUS SERIONS HEUREUX D'AVOIR UNE PETITE IMAGE de S. C. et une de la sainte Vierge pour les exposer dans notre chambre (ce brave employait le mot CHAMBRE avec quel courage !). Il demande « une petite sonnette discrète pour avertir nos compagnons de Captivité du moment de l'élévation ». Sublime figure ! On peut évoquer en ce saint homme qui veut encore montrer qu'il est dans son sacerdoce et qui fait vibrer comme autant de palpitations de son cœur, les témoignages de sa foi, associant dans ses prières sa Patrie et son Dieu ! « ESPÉRANCE » tintinabulait cet avertissement mystique de la pauvre clochette, dans ce couloir étroit où se succédaient les cellules bardées de fer aux lourds verroux grinçants où veillaient les gardes dont les bottes martelaient le sol. Parmi eux, qui sait, des Catholiques, troublés, remués au fond de l'être par ce miracle du « RÉPONDS » des prisonniers, au chant liturgique et à la petite sonnette discrète, « LA DOUCE CLOCHETTE DONT LE SON DISCRET ET VOILÉ, dit-il, ANNONCE CHAQUE MATIN DANS NOTRE VOISINAGE LA DESCENTE DU SAUVEUR CACHÉ mais tout PUISSANT ! »

Ils étaient là, palpitants, ces gars bretons, comme les premiers Chrétiens voués à l'arène, aux déchirures des fauves, sacrifiés comme les Chrétiens aux cruels tortionnaires Romains, cette fois, aux boches sadiques, après des siècles de soi-disant civilisation !

Edifiantes certes, autant pour des libres penseurs que pour des croyants, ces lettres ont un caractère qui dépasse la pieuse inspiration de ce vénérable vieillard. Sa conduite fut celle d'un Patriote, voyant en ses frères de souffrance des humains comme lui.

L'Abbé TANGUY, érudit, savant, artiste, se pliait à la discipline allemande tatillonne et vexatoire, mais le prêtre au regard angélique dominait le maître arrogant. Un jour il demanda « UN PETIT GODET AVEC UN TAMPON D'OUATE POUR L'EAU

BÉNITE », et « DE PROCURER QUELQUES DOUCEURS ET DES LIVRES POUR SES COMPAGNONS, POUR DES « PRISONNIERS PAUVRES ». Ne partageait-il pas ses modestes provisions, alors qu'il manquait de tout, lui, le Bienheureux de l'Evangile ? Il s'extasia de l'envoi d'une carte postale mise délicatement par une infirmière dans un colis, pauvre chromo, où il voit : « DES PETITS ENFANTS DEVANT LA CHEMINÉE AU MATIN DE NOEL ». Ce groupe évoque pour lui un tableau intime, familial et il commente ainsi sa joie : « DITES-MOI SI CE N'EST PAS A PAYER SA PLACE DANS UNE PRISON ! Tout en nous régaland copieusement nous avons pu faire autour de nous des heureux, qui bien entendu se joignent à nous pour vous dire « GROSS DANKE » (« grand merci ! » en allemand). JUSTEMENT CE MATIN LA EN INVITANT COMME CHAQUE DIMANCHE PAR QUELQUES MOTS LANCÉS A GROSSE VOIX DANS LE CORRIDOR AU MOMENT DU RÉVEIL TOUS NOS COMPAGNONS FRANÇAIS OU ALLEMANDS A S'ADJOINDRE A NOUS PENDANT NOS MESSSES QUI VONT COMMENCER. ET ILS CHANTAIENT L'OFFICE. MA MÉMOIRE MUSICALE A BEAU ÊTRE ASSEZ BONNE, écrit-il, ELLE DÉFAILLAIT TOUT DE MÊME ASSEZ SOUVENT. POUR HONORER ET PRIER LE BON DIEU J'AVAIS RÉCLAMÉ LEURS PRIÈRES RECONNAISSANTES POUR VOUS, POUR VOS COMPAGNES, POUR VOS BIENFAITEURS. SOYEZ SURE QUE MON APPEL AURA ÉTÉ ENTENDU, ILS S'ADJOignent COMME ILS PEUVENT. SI VOUS SAVIEZ QUEL CALME, QUEL CALME HEUREUX RÉGNE DANS NOTRE COULOIR DEPUIS QUE PAR VOS SOINS LES LIVRES ONT PU SE METTRE A CIRCULER EN PLUS GRAND NOMBRE ». Et ce qu'il ne peut raconter c'est par quels subterfuges cet apôtre a pu procurer des missels et des livres de piété aux condamnés à mort. Et l'on peut imaginer la sublimité de cette « Communion » des martyrs, isolés dans les cages-cellules, suivant les exercices du culte, sans voir naturellement l'officiant, à l'indication de la petite clochette, vivante expression de la Flamme sacrée qui animait ces martyrs.

Des livres, il en demandait, plutôt que de la nourriture et même des livres de Science, un traité de physique et d'électricité par exemple. « LIVRES ET IMAGES FONT NOS DÉLICES » écrivit-il, « ET LA CHARMANTE LETTRE D'ENVOI EN DOUBLE LE PRIX. SI VOUS VOYIEZ COMME NOTRE PETITE CELLULE EST TRANSFIGURÉE ET TOUTE ILLUMINÉE PAR CES PIEUSES VISIONS ». Et il remercie des amis que nous voulons citer, car ils furent les intermédiaires courageux des prisonniers, certains ayant connu ou devant connaître la geôle à leur tour : Adolphe Le Goaziou ; Jean Guivarch ; M. Guéguen, de Locmaria ; Guillermit, recteur de Sainte-Thérèse ; l'abbé Creignou ; l'abbé Pondaven ; Renée Kériuel ; Joseph Lemarec ; l'abbé Pérenès ; son confrère, le recteur de Kerfeunteun ; René Kérautret ;

Jean Cotten ; M^{lle} Anna Guivarch, une bien bonne âme, institutrice chez les sœurs de Saint-Mathieu, auparavant chez celles de Pont-Aven ; M^{me} Jaffré, la Providence des prisonniers de Saint-Charles, et les délégués de la Croix-Rouge ; l'abbé Visant Favé, car il n'oublie personne. Encore un extrait de ses lettres dont nous croyons de notre devoir d'en tirer avec la pudeur qui sied à des reliques, la morale, clarté pure au milieu de tant d'autres récits romanesques et de vantardises récompensées officiellement !

« Je demande, dit-il, DE TENTER UNE DÉMARCHE POUR OBTENIR QUE LES COLIS DE VIVRES QUI NOUS SERAIEN^T DESORMAIS ADRESSÉS AU LIEU D'ÊTRE ÉCARTÉS, SOIEN^T REMIS A DES PRISONNIERS QUI AIENT LE DROIT D'EN RECEVOIR MOMENTANÉMENT, A UN PETIT COMPATRIOTE DE MORLAIX, DE FAMILLE PAUVRE : Pierre MARREC, HABITANT NOTRE CORRIDOR ». Et c'est là encore le souci de ce bon Pasteur « parce qu'il a des souliers dans un état lamentable ». Qu'est-il devenu ce jeune Morlaisien, comme Alexandre Noël, de Callac, dont il se préoccupe, et combien sont partis vers l'inconnu, de cette prison de Saint-Charles, un jour sombre, enchaînés, traités plus brutalement que bêtes menées à l'abattoir ? Comme on doit un merci reconnaissant aux braves gens de Kerfeunteun, qui ont bravé la garde boche pour apporter le baume d'un adieu, d'un geste amical, puisque les brutes les éloignaient parfois à coups de crosses et piétinaient les quelques douceurs que ces patriotes courageux tentaient, avec quels risques ! de passer aux prisonniers.

Et le vieux prêtre signait un jour un feuillet au crayon, par cette touchante association de noms, lui et son vicaire : « VOS DEUX PETITS SAINT-PIERRE AUX LIENS. JOSEPH ET FRANCIS TANGUY ». Homonymes destinés à figurer si près l'un de l'autre au martyrologe des patriotes et des saints.

« Le bruit du départ de l'un au moins de nous deux s'était mis à courir dans la prison la semaine dernière », dit-il, « heureusement que depuis il n'en est plus question » ajoute-t-il mélancoliquement, car il veut se cramponner à l'idée de conserver près de lui son fidèle compagnon de cellule « à moins que ce ne fut pour notre libération » espère malgré tout le vieux recteur.

Et cet espoir si légitime et si humain pour deux êtres qui n'avaient commis d'autre crime que d'avoir « servi » leur Patrie, d'avoir abrité des aviateurs et maquisards, d'avoir été Chrétiens jusqu'au bout, aura été déçu hélas ! car on les sépara cruellement !

Après la trahison de Judas ce furent pour ces vaillants, dénoncés par un traître, la plus dure épreuve ! Ils ont payé de leur vie, l'un à Buchenwald, l'autre à Flossenbourg, livrés à la fosse commune peut-être, nulle croix ne marquera ces tombeaux ! Comment sont-ils disparus, qui saura le dire ? après quel calvaire ?

Puissent ces modestes lignes apporter un témoignage à la vie édifiante de ces valeureux patriotes !

Et puisqu'il est toujours dans les situations dramatiques elles-mêmes des à côtés plaisants, voici une anecdote que nous a contée un brave garçon « rafflé » de passage à Saint-Charles. Il s'était procuré par chance une tabatière garnie, et connaissant le faible du bon Recteur pour une « prise » bienvenue, le précieux SCHNUFF (comme il l'appelle dans ses lettres) ; le gars breton opéra des reptations de Sioux pour arriver près du vénérable compagnon, à la promenade surveillée. L'abbé Tanguy, rayonnant, ouvrit la boîte, précieux trésor, et pressé y trempa les doigts, huma, avec quel plaisir ! puis comme pris de remords pour ce petit péché de gourmandise, le voici mettant les mains derrière le dos en dissimulant le don inespéré ; on le vit déambulant autour des vieux prisonniers, s'arrêtant, mimant, en signes entendus, puis face aux sentinelles ébahies de son exubérance, il s'exclamait en breton, vantant les délices du « BUTUN », en breton tabac. Mais le geste avide des partenaires, détenus si privés, portant avec délice les doigts au nez, trahit le téméraire et si bon Recteur.

Le camarade, angoissé, suivait la scène, mais la Providence veillait, car le garde, qui avait compris et saisi l'intention charitable du généreux frère de misère des prisonniers (ignorant sans doute la fameuse formule : le gendarme est sans pitié, mais il n'est pas sans grandeur d'âme), sourit et partit... désarmé !

A. ROUYER.

Le Plaidoyer de l'Abbé TANGUY



Voici des extraits de la Défense de l'abbé Tanguy, dont on pourra admirer le « cran » et le patriotisme. Cet hommage posthume sera le témoignage d'outre-Tombe :

A Monsieur l'Officier juge d'Instruction et à Messieurs les Officiers, Président et Assesseurs du Conseil de Guerre Allemand de QUIMPER (Finistère).

« Messieurs,

« Inculpé d'avoir accueilli et hébergé chez moi, dans mon presbytère de Pont-Aven, du samedi 1^{er} au lundi 3 janvier de l'année courante, deux aviateurs militaires Américains descendus en parachutes dans l'après-midi du vendredi 31 décembre 1943 de leur avion en perdition, je viens, après deux mois de captivité coupés de 3 interrogatoires, le premier et le dernier au Commissariat de la police allemande, quai de l'Odet, le deuxième dans les dépendances de la prison, vous prier de vouloir bien, pour éclairer le jugement que vous aurez à porter sur moi, lire les déclarations suivantes par lesquelles je désire vous donner connaissance de l'esprit dans lequel j'ai accompli l'acte dont je dois répondre devant vous et dont j'assume à nouveau et définitivement l'entière responsabilité.

« J'estime pouvoir de la sorte mieux exprimer ma pensée et permettre à MM. les interprètes de mieux vous la traduire que si la chose se faisait uniquement de vive voix dans l'émotion et la rapidité d'une audience de Conseil de Guerre. J'ignore si les règlements et usages de cette juridiction m'autorisent à recourir à un avocat. Mais n'étant ni un innocent réel ou prétendu, qui nie la matérialité des faits, ni un repentant qui les regrette et sollicite l'indulgence du tribunal en promettant son amendement pour l'avenir, mais un homme à qui sa conscience a impérativement dicté, et qu'elle approuve d'avoir accompli, un acte qu'interdisent les ordonnances de votre Nation, Puissance occupante de la mienne, et que le Code militaire allemand vous oblige de punir, je considère que nul n'a autorité autant que moi pour parler au nom de ma conscience et de ma conscience seule, sans recourir aux procédés obliques, et d'ordre sentimental auxquels glissent facilement les professionnels de la plaidoierie.

« C'est donc moi-même qui serai mon principal avocat, un avocat qui plaide coupable devant des juges allemands, interprètes des lois allemandes, mais qui réclame compréhension et

bienveillance de la part d'hommes d'honneur, justiciables comme lui des lois non-écrites, les mêmes pour tous les hommes, qui dominent toutes les législations et les jurisprudences particulières.

(Quelle différence avec les fantoches de Nuremberg !)

« J'ai agi, Messieurs, en homme d'honneur et en bon Français, poursuit l'abbé Tanguy. Et ici, je vous demande tout de suite, au nom de votre fonction de juges impartiaux, puisque vous êtes Allemands, de faire un effort pour vous départir, en me jugeant, de votre point de vue Allemand, pour vous transposer à mon point de vue Français, dont je n'avais pas, moi, à me départir, pour agir selon ma conscience. Bons Allemands, vous seriez les premiers à me mépriser, si je n'agissais pas en Bon Français. J'ai agi, dis-je, en homme d'honneur. L'Honneur me défendait de prendre une initiative pour livrer à leurs ennemis, si clément que fût la captivité qui les attendait, des hommes fugitifs et désarmés qui venaient invoquer près de moi les droits sacrés de l'hospitalité. Il me défendait encore plus de livrer, moi, Français, à la Police allemande, les noms des Français qui m'e les ont amenés.

« Les noms du reste je ne les connais pas, je n'en connais aucun et vous devez me croire quand je vous le dis, vu que je n'ai aucun intérêt à vous le dire, du moment que je vous déclare que, si je les connaissais, à aucun prix je ne vous les dirais. Et j'ai agi en bon Français. La France n'est pas en guerre avec l'Amérique. Vous m'objecterez les ruines et les morts causées par les bombardements américains sur le territoire français. Quelques aviateurs anglais ou américains ont pu être maladroits ou insuffisamment précautionneux. Mais nous devons juger d'après l'ensemble. Et notre sentiment sur l'ensemble refuse de se rallier aux thèses de la propagande allemande en la matière. Il considère que les forces aériennes anglaises ou américaines ont le droit de bombarder le sol français puisqu'il est occupé par l'armée allemande avec laquelle elles sont en guerre, et que, malheureusement, aucune entente internationale n'est intervenue pour interdire ce procédé barbare sans qu'on puisse dire avec certitude quel est le premier des belligérants qui l'ait mis en usage. Or les conditions des bombardements aériens, la mobilité extrême de l'arme d'attaque, l'éloignement de l'objectif, les nécessités de la défense contre la D. C. A. et les avions de chasse, rendent le tir extrêmement imprécis. Sans compter que, dans la confusion du combat, il est souvent impossible de savoir si telle destruction a été causée par les projectiles des assaillants ou par certaines armes de défense, merveilleuses, employées contre eux par la chasse allemande. Il résulte de ceci que le fait de livrer, directement ou indirectement les aviateurs américains aux autorités occupantes, eût constitué, de ma part, un acte d'hostilité injustifié contre l'armée des Etats-Unis. Vous me

direz que en ne les livrant pas, je commettais bel et bien, un acte d'hostilité contre l'Allemagne. Non, Messieurs, il n'y a pas de parité. En les livrant, je les mettais de façon immédiate et certaine, en la possession de la force allemande. En ne les livrant pas, et en les abritant, je leur procurais seulement une possibilité lointaine et aléatoire de reprendre un jour les armes contre l'Allemagne.

« A l'un de mes interrogatoires, l'interprète, du reste fort courtois et éminemment loyal et compréhensif, m'a lancé ce mot que ma conduite avait été inspirée par la haine de l'Allemagne. Un autre, une autre fois, a parlé de mes sentiments anglophiles. Voilà, Messieurs, des accusations contre lesquelles je tiens à protester à nouveau de toutes mes forces. Elles vont à la fois contre le plus intime de ma pensée et contre ce qui a été la règle constante de ma conduite et de ma parole, tant privée que publique, durant toute ma vie. Je n'ai pas de préjugés contre l'Allemagne. Je l'ai toujours considérée comme une très grande nation, courageuse, studieuse, sérieuse, ordonnée et disciplinée, possédant à l'extrême le sens de l'organisation et de la réalisation, intelligente, active et adroite, appliquée dans son travail, consciencieuse dans ses transactions. Dans les ordres industriels et scientifique, philosophique, littéraire et artistique, l'Allemagne sans dépasser la France ou l'Angleterre, occupe parmi les peuples du monde, une place de tout premier rang. Qui peut causer littérature sans songer à votre grand Goethe, qui peut parler de musique, par exemple, sans penser à Bach, à Mozart, à Beethoven, à Wagner ? Elle est inégalable, paraît-il, dans l'industrie des machines-outils et dans celle des matières colorantes. Pour tout dire, l'Allemagne est utile et précieuse pour le monde. Elle a sans doute ses défauts. Quel peuple n'a pas les siens ? César ne parlait-il pas déjà de la légèreté, de la mobilité des Gaulois, nos ancêtres ? Le grand défaut du caractère allemand, j'en ai moi-même fait bien des fois l'expérience, et le monde est d'accord là-dessus, c'est cette tendance à l'emploi inutile et à l'abus de la force qui trouve sa plus haute expression dans la Schaden Freude, et qui s'est traduite si souvent dans ses relations internationales par cette diplomatie de la menace et de l'intimidation, par cette politique du coup de poing sur la table, qui a contraint la France à s'engager dans cette voie des alliances particulières, où du reste l'Allemagne l'avait précédée et qui a tellement moins valu pour la paix du monde qu'un beau concert européen, garni d'accords internationaux de plus en plus compréhensifs et extensifs pour le bien-être et la tranquillité de tous les pays de la terre. Mais il ne faut pas généraliser à l'excès ni croire à l'immutabilité des types humains. J'ai rencontré au cours de mes voyages et de mes séjours à l'étranger et plus encore pendant notre épreuve présente, quantité d'Allemands parfaitement humains, de personnalités allemandes véri-

tablement et profondément sympathiques. Le rêve n'a rien d'irréalisable, me semble-t-il, d'une France et d'une Allemagne se comprenant et se goûtant de mieux en mieux, et mettant fin pour de bon à leur dissentiment historique, cause de tant de maux dans le passé pour vivre désormais en bonnes voisines, se corrigeant l'une l'autre pacifiquement dans leurs défauts et se complétant par leurs qualités.

« Alors, me direz-vous, pourquoi tenter de libérer ces Américains, nos ennemis ? Pourquoi ne pas collaborer cordialement avec nous dans cette guerre atroce que nous soutenons à peu près seuls depuis bientôt cinq ans contre un monde d'ennemis formidablement armés, et où nous n'hésitons pas à faire couler à torrents le sang de notre belle jeunesse pour sauver l'existence de notre nation et lui assurer un avenir heureux ?

« Je vous réponds : « Non, Messieurs. Tant que dure la guerre présente, l'heure n'est pas venue de collaborer. Dans cette guerre, vous êtes nos ennemis. Vous dites que nous vous l'avons déclarée et que vous l'avez gagnée contre nous. Oui, nous vous l'avons déclarée, mais c'était à la suite d'une telle période de provocations contre les alliés, contre des faibles, que nous avions promis de défendre que, si nous étions restés l'arme au pied, vous Allemands, vous auriez été les premiers à nous mépriser, et l'honneur de la France était sali pour jamais dans l'estime du monde entier. Nous n'étions pas préparés et vous l'étiez formidablement. Mais j'étais plus rassuré, malgré tout, en voyant mon peuple se jeter dans le malheur que je ne l'eusse été en sombrant avec lui dans le déshonneur. Nous souffrons de notre défaite, mais nous n'en avons pas honte. Nous en sommes plus fiers que nous le serions d'une victoire comme celle que vous avez remportée sur nous. Car, je regrette de vous le dire, elle n'avait pas été correcte. Il n'est pas vrai que les armées anglaises et françaises avaient le dessein de pénétrer en territoire belge pour vous attaquer de flanc. Une pareille stratégie n'est pas dans nos habitudes et répugne à notre sens de l'honneur. Et puis, simplement, du point de vue militaire, comment, connaissant l'immense supériorité de votre matériel, nos chefs auraient-ils commis la folie d'abandonner de gaieté de cœur la solide couverture que représentaient pour eux, d'une part, la ligne Maginot, de l'autre, le rempart moral d'une frontière belge respectée par tous, conformément aux engagements et aux obligations de tous, pour vous aborder pour ainsi dire en rase campagne, et cela à un moment où l'écrasement définitif de la Pologne et de la Norvège vous laissait les mains libres ! Le prétexte invoqué était inexistant. Donc, en violant les frontières de la Belgique et de la Hollande, vous avez attaqué injustement ces deux nations et, à notre égard, au jeu sanglant de la guerre, vous avez triché. Survint l'armistice de juin 1940. Une poignée de Français refusa de le reconnaître et de le ratifier. Je ne partage pas toutes les idées

et je n'approuve pas tous les actes du Général de Gaulle et de ses partisans. Mais je me refuse à jeter l'injure. Il a conscience de tenir les engagements de la France à l'égard de l'Angleterre et de nos autres alliés, engagements dont nous n'avons pas été relevés.

« On dira que l'Angleterre la première nous a abandonnés en s'enfuyant dans son île. L'Angleterre n'a pas fui. Résolue à ne pas capituler, elle a rompu le contact pour avoir le temps de se forger les armes qu'il lui fallait avant de vous aborder de nouveau avec, cette fois, quelques chances de vaincre. Puis ce fut Mers-el-Kébir. Un drame obscur, un affreux malentendu. Il y eut de lourdes fautes commises des deux côtés. De quel côté les plus lourdes ?... Enfin, c'est la Russie, puis les États-Unis, jetés à leur tour dans la mêlée. La Russie, cela vous regarde. Vous prétendez en menant la croisade antibolchevique sauver le monde d'un péril mortel. Nous croyons, nous, à l'efficacité, contre les idées subversives, non point des moyens sanglants, mais des armes pacifiques que nous mettent en mains les enseignements du Pape et les Œuvres sociales de justice et de charité. Quant à l'Amérique, c'est le Japon qui l'a faite définitivement belligérante, par la soudaine et brutale agression de Pearl-Harbour.

« Mais nous, Français, vivant en France sous l'occupation allemande et le couvert de l'armistice, quelle est et quelle doit être notre attitude ? Je réponds une attitude toute de réserve et de dignité, inspirée par des sentiments sincèrement et profondément pacifiques.

« De réserve, tant au nom de la charité chrétienne que nous devons aux Allemands et de l'intérêt même des Français, que pour faire honneur aux conventions signées par notre Gouvernement ; j'ai toujours instamment recommandé à mes auditeurs de s'abstenir de toute provocation, de toute injure, de toute voie de fait, de tout acte de violence, particulier ou collectif, spontané ou prémédité à l'égard du personnel ou du matériel de l'Armée d'occupation.

« Donc de réserve, mais de dignité aussi. Nous n'avons pas à souhaiter votre victoire, encore moins à y contribuer. Pour son honneur, comme pour le nôtre, que l'Allemagne gagne sa guerre toute seule, si elle le peut. Comment tourneront finalement les événements ? Dieu seul le sait, car Lui seul est le Maître, souverain et tout-puissant.

« A vous de dire, Messieurs, s'il n'est pas de l'intérêt de l'Allemagne comme du nôtre, de voir se propager et prévaloir un tel état d'esprit dans cette France dont, au bout de bientôt 5 ans d'occupation, vous devez maintenant sentir, non seulement les faiblesses et les misères, mais aussi la grandeur et le charme et les infinies ressources.

« Dans ce cas, rendez-nous notre liberté. Renvoyez-nous à

notre paroisse qui nous pleure et qui a besoin de nous. Un grand nombre de jeunes prêtres sont encore à s'étioler dans vos offlags et vos stalags d'Allemagne. Notre vénérable Evêque se désole de n'avoir pu nous faire remplacer qu'insuffisamment. Mon vicaire, du moins, ayez l'humanité de le libérer immédiatement. Il est presque mon enfant. Il ne pouvait prendre aucune initiative. C'est moi qui ait accordé chez moi, l'hospitalité à ces fugitifs. Vous ne pouvez lui reprocher à lui, que de ne m'avoir pas dénoncé. Pouvait-il dénoncer son chef et son Père ? Quant à moi, si vous estimez qu'il vous est impossible de ne pas me punir, ne croyez pas que je vous en garde rancune. Vous ferez votre devoir comme j'ai fait le mien. Je vous prie seulement de considérer que ces deux longs mois que nous venons de passer en prévention, dans une étroite captivité, arrachés brusquement à nos affaires, à notre troupeau et à nos fonctions, constituent déjà un châtement substantiel. Si vous croyez nécessaire d'en prolonger plus ou moins la durée, je vous demande instamment en invoquant « si licet parva componere magnis », le précédent dont bénéficiera jadis votre Führer de sa prison : la faveur de pouvoir, seul dans une cellule, non seulement lire, mais écrire tous les jours à volonté. Ayant enseigné pendant 13 ans la philosophie chrétienne, j'ai en tête les éléments d'un livre où je condenserais la moelle de mon enseignement. Je n'ai jamais eu le loisir de le rédiger. Ce serait pour moi un bonheur relatif et une consolation dans ma peine de pouvoir le faire.

« Je demanderais aussi que l'on continue jusqu'au bout de m'accorder la faculté précieuse de célébrer quotidiennement la Sainte-Messe avec la permission de prendre à défaut de mon vicaire, le Servant indispensable parmi mes co-détenus.

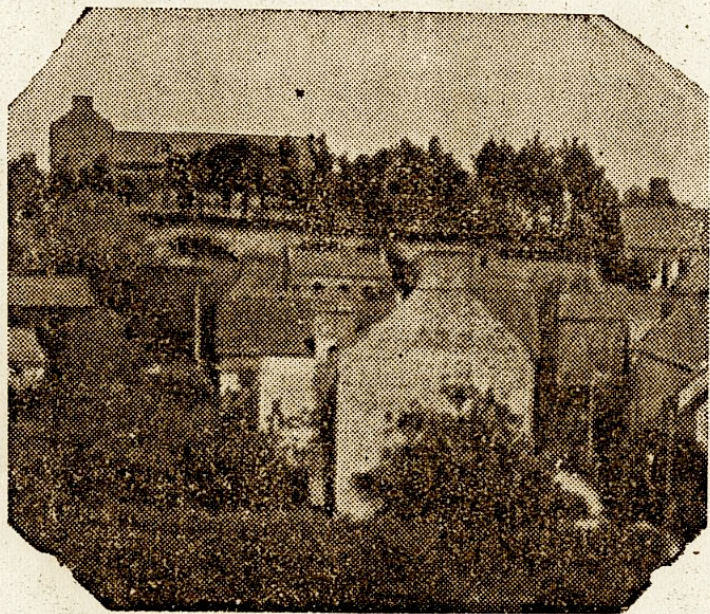
« Messieurs, vous avez peut-être l'impression que, pour un accusé, je vous ai parlé avec beaucoup d'audace. Mais j'ai une assez haute idée de votre intelligence et de votre caractère pour être assuré que vous n'aurez pas vu dans ma hardiesse un défi, mais au contraire un hommage que je rends à votre largeur d'esprit, à votre équité et à votre humanité, en vous révélant ma pensée telle qu'elle est, sans croire nécessaire de la déguiser ou de l'édulcorer par peur du châtement.

« Croyez du reste que mon intention n'a point été de discuter avec vous, pour vous convertir à toutes mes idées. Ayant dressé devant vous le point de vue Français, il est naturel que je respecte chez vous le point de vue Allemand. Entre les deux, bien au-dessus de ma personne et des vôtres, et bien au-delà de l'incident minime qui m'amène devant vous, l'Histoire jugera. En attendant, votre conscience ne pourra qu'approuver la bienveillance que j'ai réclamée de vous et que vos cœurs de loyaux adversaires, j'en suis sûr, m'ont déjà accordée ».

On a pu voir hélas ! la magnanimité des nazis qui ont exilé cet homme si généreux, cet idéaliste qui avait le courage de parler franc à ses juges, crânement — sans vain chauvinisme cocardier.

Honneur à ce brave patriote !

A. R.



S'-Charles sur les hauteurs de Kerfeunteun (Photo E. LE GRAND)

C'était " Notre Recteur "



Dédié à l'Abbé Joseph TANGUY,
Recteur de Pont-Aven, martyr
de BUCHENWALD et de l'Abbé
Francis TANGUY, son vicairé,
mort au camp de FLOSSENBURG

« Notre Recteur ! », ainsi l'appelait-on chez nous,
Il avait, le brave homme, un sourire pour tous !
Sa soutane rapée, familière silhouette,
Faisait mieux ressortir son visage d'ascète ;
De grands yeux bleus de mer, comme l'on voit au Saint
Qui figure à l'Eglise le Bon Samaritain
Illuminaient sa face pâle de mystique
Qu'on voit sur le vitrail au martyr extatique,
Qui prie vers le ciel et pardonne aux bourreaux !
Lui, recherchait l'Azur à travers les barreaux !
Et n'évoquait-il pas le paysage agreste
Du Pays des Ajoncs, la musique céleste
Des tout petits oiseaux qui venaient dans sa main,
Comme à François d'Assise mendier miettes de pain !

Son Histoire vécue atteindra la Légende
De ceux qui ont donné comme suprême offrande
Leur cœur, leur pauvre cœur, en échange de rien,
Simplement, tel son Maître le Galiléen ;
Car ce prêtre Breton, ce doux et pacifique
Qui paya de sa vie son zèle évangélique
Montant comme le Christ un calvaire odieux,
Sut tenir « jusqu'au bout ! », souffrant comme son Dieu !
Son crime ? Pour certains, n'avoir cessé de croire
Au Salut de la France, à son passé de gloire ;
A ce peuple en haillons, dont il était l'ami
Quand il était traqué par le dur ennemi !
Maquisards, aviateurs et bannis de la race
Du Juif errant auxquels boches ne faisaient grâce,
Tous ces gars, chez le prêtre, cet homme au grand cœur,
Avaient asile sûr contre le massacreur !
Mais un jour, ce vaillant et saint ecclésiastique,
Comme Jésus, trahi par lâche fanatique,
Trouva sur son chemin Judas qui l'a renié
A nouveau le vendit pour les trente deniers !

Comme on l'aimait chez nous, cet innocent poète,
Cet ingénieux artiste, posant à chaque fête
Sur ses Autels sacrés près de l'humble flambeau
Des fleurs, aux trois couleurs, composant un Drapeau
Et le bon vieux Recteur, lès yeux pleins de malice
— Cela se pardonnait, car on était complice ! —
Ne pouvait se cacher de ce petit péché
De rouler le Teuton qui l'avait empêché !

Mais ce défi si crâne eut une fin tragique
Car ce brave Français, téméraire héroïque,
Qui, faible contre le fort a engagé le duel,
Dût partir enchaîné vers un destin cruel,
Vers l'exil si lointain, que nul n'en trouva trace
Jusqu'au jour endeuillé où l'on dit sur la Place
De la cité bretonne : Pays des Ajoncs d'Or,
A BUCHENWALD ! Enfer ! Notre Recteur est mort.

Lui qui avait vécu, artiste, si belle âme,
Au-dessus des mêlées, sans haine, cœur de flamme,
Brûlant d'amour ardent, pour ses frères humains,
Le voilà terrassé, en leur tendant les mains.
Se dépouillant de tout, lui au corps si débile
Avait pu résister comme une fleur fragile
Défie vents et tempêtes, en gardant son parfum,
Lui, ne pensait qu'aux autres, cela jusqu'à la fin !
Ce martyr, ce vaillant, a par son sacrifice,
Vrai disciple du Christ célébré son office !
Et jusqu'au dernier jour, face au géolier puissant,
Donné à la Patrie, dernière goutte de sang,
Offert en holocauste, comme une Hostie vivante,
Son corps à ces mourants dans cet Enfer de Dante !
Mort au milieu des morts, comme Jésus en croix,
Il a, au dernier souffle, murmuré : JE CROIS !

Pour une Idée sacrée, bien digne de l'Antique
Ne renier son Pays, sa Foi patriotique !
Le vieux prêtre est tombé, comme tombe un veilleur,
Comme soldat fidèle, frappé au Champ d'Honneur !

Et ce Saint aura vu dans son grand Ciel de Gloire
Le jour où tous unis célébrèrent sa mémoire
Dans sa jolie Cité, tous avaient pris le deuil,
Incroyants et croyants, penchés sur un cercueil,
Et à chaque maison, image symbolique,
Le Drapeau qu'il aimait était comme relique,
Et son ombre planait, bénissant tous les siens,
Qui sait ! Il nous disait : Pardonnez ! En Chrétiens !

A. ROUYER.

Deux Morlaisiens à St-Charles

(Extraits de l'Echo de Morlaix, de notre ami Fanch Gourvil)

L'Abbé Joseph TANGUY, Recteur de Pont-Aven
et l'Abbé Francis TANGUY, son Vicaire

« Saint-Charles »... ce nom ne dit peut-être pas grand chose à la plupart des gens du Nord-Finistère qui n'ont eu pendant la guerre avec Quimper que des relations d'ordre commercial ou administratif.

Pour certains Léonards et Trégorois, cependant, mais surtout pour un grand nombre de Cornouaillais, le nom de cet établissement scolaire transformé par les Allemands en prison pour « politiques », évoque des épisodes et des souvenirs aussi héroïques ou sinistres que ceux d'établissements universellement connus dans les annales de la Résistance.

Des milliers de patriotes auront franchi pendant trois ans et plus les portes de cette école dont les échos n'étaient naguère emplis que de prières en commun, de leçons enseignées ou récitées, de cris d'enfants libérés de l'étude, et qui, après avoir subi des transformations adéquates à sa nouvelle destination, ne connut plus à longueur de journées qu'un silence sinistre, des chuchotements furtifs, aussi hélas, dans certains locaux, les cris de révolte de chairs martyrisées.

Certains les auront repassées après quelques jours ou quelques semaines de détention relativement supportables pour regagner leurs foyers.

D'autres pour être transférés dans quelque autre prison mieux adaptée par son architecture au régime pénitentiaire.

D'autres — surtout au cours des mois qui précédèrent la libération — pour être conduits isolément ou par groupes dans un coin perdu de la côte du pays bigouden, où ils descendaient d'une camionnette escortés de soudards casqués, mitrailleuse à la bretelle... Quelques instants plus tard, un crépitement rageur traversait le silence des dunes, et de pauvres corps s'abattaient sur le sable rougi de leur sang pur, parmi les ajoncs ou les charons bleus, avant d'aller s'ajouter à ceux du charnier de Penmarc'h découvert après l'évacuation du Cap-Caval, et où furent identifiés les cadavres de plusieurs patriotes de la région de Morlaix.

D'autres, enfin, auront repassé les portes de Saint-Charles pour un départ vers l'inconnu... inconnu rejoint dans des conditions

qui, par leur inhumaine cruauté, font frémir les plus insensibles, inconnu qui, au bout de dix ou quinze jours de voyage dans des wagons à bestiaux, prenait le nom de Flossenburg, à moins que ce ne fût celui d'Auschwitz ou celui de Buchenwald...

Parmi ces derniers, deux au moins étaient nos concitoyens, et à ce titre, comme d'ailleurs à quelques autres, ils méritent bien que nous nous attardions quelque peu sur leur séjour dans la prison quimpéroise.

Il s'agit de M. l'abbé Joseph Tanguy, et de son vicaire et homonyme, Francis Tanguy, comme lui originaire de Morlaix, que les hasards de mutations ecclésiastiques réunirent dans la charmante paroisse de Pont-Aven.

Tous deux furent d'authentiques résistants, et le premier, particulièrement, après avoir milité sans relâche par la parole dès les débuts de l'occupation, devait militer ensuite par des actes dont la police allemande allait être un jour informée à la suite d'une abominable dénonciation. La conséquence en fut l'arrestation au presbytère de Pont-Aven du recteur, de son vicaire et de leur personnel.

Transférés sous bonne escorte à Saint-Charles, les deux prêtres furent jetés en enfermés dans la même cellule d'où ils ne sortirent, au bout de quelques mois, que pour prendre la route du plus douloureux, du plus odieux des exils. De cet exil, aucun d'eux ne devait hélas ! revenir pour en raconter les affres...

Les Aviateurs Américains tombés en parachutes le 31 Décembre 1943

Parmi les témoignages émouvants que nous avons recueilli sur place, combien prouvent le mérite des modestes artisans, paysans ou fonctionnaires. Dans certains villages cornouaillais quels risques de représailles !

Nos photographies, pauvres clichés pris le 1^{er} janvier 44, viennent illustrer nos témoignages, on conçoit à quels risques, pour établir de fausses cartes d'identités ou montrer un « souvenir ».

Associés dans la reconnaissance, outre le lieutenant Lavat, Jean Maurice, boulanger, de Bannalec ; Louis Deuff, de Logan ; Jean Pézennec et Cadoret, maire de Riec-sur-Bélon ; Lucien Tallec, de Pennarun, Le Trévoux ; le fils Dambrine, de Rosporden, qui accueillit un parachuté à Kéramboyen.

Associés également Jean Cong, de Pont-Aven ; M. Créo, ancien maire de Kernével et sa famille si dévoués aux alliés et maquisards ; Kersulec, de la Croix-Lanveur, en Kernével, où



|||||
James QUINN
de New-York
tombé le 31 décembre
1943
recueilli et photographié
avec le jeune
Pierre KERSULEC
de Croix-Lanveur,
en Kernével.
|||||

fut hébergé et photographié « Jimmy » (voir photo). Rollin Gate, lui, fut photographié et le cliché rapidement développé en vue

d'établir une fausse carte d'identité, par Jean Pézennec, horloger à Riec-sur-Bélon, avant d'être l'hôte de l'abbé Tanguy à Pont-Aven.

Vu la place dont nous disposons voici un résumé d'un interview de Louis Durand, de Logan, en Le Trévoux, qui narre les péripéties de l'atterrissage du 31 décembre 1943. « Un combat aérien avait eu lieu au-dessus de Bannalec. Je vis la Forteresse volante atteinte virevolter et bientôt des silhouettes se balancer en parachutes (il y avait 10 occupants). Peu après l'un des hommes tombait à 200 mètres de chez moi. (Un autre devait descendre à 2 km. plus loin. Il y eut des morts, d'autres s'échappèrent).

« J'arrive. Beaucoup de curieux entourent le brave Américain abasourdi : il s'était fait une entorse ! On l'abrite et le soigne. Et notons leur unanime discrétion et leur obéissance de se disperser pour ne pas faire repérer l'aviateur allié.

Il « casse la croûte », me dit Durand et se « déride » devant un « Louarn Cam » (eau-de-vie de cidre) !

C'était le sergent mitrailleur Rollin Gate, 22 ans, de Scott-Hurg, Indiana, U. S. A., marié, père d'un enfant.



Rollin GATE
de Scott-Hurg (Indiana)
22 ans
tombé au village
de Logan, Le Trévoux
(Finistère),
le 31 décembre 1943 ;
recueilli chez l'abbé
Tanguy.

*Photo prise par Jean PÉZEN-
NEC, horloger à Riec-sur-
Bélon, en vue d'établir la
fausse carte d'identité pour
le sergent mitrailleur amé-
ricain.*

Sans hésiter, ces braves gens s'enquièreient d'un asile plus sûr, car les Allemands font une battue.

L'évasion se combine froidement, tout le village se fait complice. On l'emmène d'abord chez Félix Le Bris, à Kerros, en Bannalec, afin de dépister les recherches des patrouilles.

Le lendemain, 1^{er} de l'An, muni du vélo de Durand, l'aviateur est dirigé chez le brave abbé Tanguy (si hospitalier que des voix dans la foule avaient prononcé déjà le nom vénéré, avec impru-

dence hélas !) car un traître, Judas pour toucher les trente deniers, la prime promise à qui dévoilerait un asile d'aviateur ou de soldat allié parachuté, usa d'un machiavélisme inhumain. Il alla chez le généreux patriote, au presbytère, et dit au bon Pasteur Tanguy en conduisant un deuxième parachutiste de les garder deux jours. Il connaissait affirmait-il cyniquement une maison bourgeoise des environs de Rennes, spéciale pour l'évasion des parachutistes. Cette version, Durand nous la donne comme celle digne de foi d'une personne, familière de la maison du Recteur.

(Nous ne publions pas ici le nom du traître : justice aurait été faite).

Un détail que nous précise Durand :

La bonne du Recteur, aussi dévouée que modeste, voyant paraître la Gestapo au presbytère, eut l'audace d'aller de suite enlever la plaque d'identité du cultivateur sur la fourche de la bicyclette, indication indéniable qui aurait provoqué l'arrestation de Louis Durand, sauvé miraculeusement par cette brave femme.

Et combien d'autres actes de modestes qui sont tombés dans l'oubli !

Puisse cet hommage à des vaillants associés au souvenir de l'abbé Tanguy et de son fidèle vicaire servir d'exemple.

Les derniers moments de l'abbé TANGUY à BUCHENWALD

Un modeste ouvrier breton, communiste, qui a vécu les derniers instants avec l'abbé Tanguy, nous conte son calvaire de Compiègne à Auschwitz-Buchenwald et sa fin édifiante.

Nous reproduisons en respectant le style simple, émouvant, le mémoire d'une brave rescapé de Buchenwald, originaire de Scaër, Albert Nihouarn, qui a conservé au vénérable prêtre-martyr, un culte fraternel et reconnaissant.

Cet ouvrier, communiste militant, fit partie d'un Groupe de Résistance et eut à exécuter des missions périlleuses.

Arrêté par la police de Vichy, comme « terroriste », il eut à subir des souffrances dont les pires furent celles de Compiègne à Buchenwald. Il fit partie du convoi du Recteur de Pont-Aven.

Ces détails vécus contés avec humour parfois et modestie, prouveront quel lien d'amitié a uni le prêtre martyr de la Cause Française et l'ouvrier communiste.

Albert Nihouarn écrit en convalescence :

Paris, le 4-2-46.

« Cher camarade,

« Parti de Compiègne le 27 avril 1944, en convoi d'otages pour le camp d'extermination d'Auschwitz, j'avais fait connaissance de Monsieur le Recteur quelques jours avant notre départ. Nous nous sommes trouvés côte à côte dans la même chambre. Depuis ce jour nous avons vécu en bonne camaraderie, car vraiment, il avait les idées très larges. Il était également un vrai Français ; il me disait très souvent *qu'il ne regrettait qu'une chose, c'est de ne pas en avoir fait davantage.*

« Enfin nous voilà en colonne par cinq, prêts au départ au camp de Compiègne. Un instant après sur l'ordre du commandant du camp le convoi démarre à bon pas vers la gare d'embarquement, avec une rangée de S. S. de chaque côté, armés jusqu'aux dents.

« Des mitrailleuses dans chaque croisement de rues, la Milice à Pétain éparpillée partout, pour que personne ne puisse causer ni approcher du convoi.

« Enfin nous voilà arrivés à la gare du départ.

« Aussitôt les Allemands nous ont fait monter dans les wagons : 110, 120 dans chaque ! Et sans couverture ! Nous étions 1.800 dans ce convoi.

« Une fois que tous les wagons étaient bien vérifiés, le train est alors parti.

« A la frontière nous avons été contrôlés sévèrement par des officiers S. S. et fouillés une deuxième fois, tout en étant « *matraqués* » et *bousculés pire que des bêtes.*

« Mais le Recteur avait toujours bon moral, et très courageux d'ailleurs pendant les *trois jours et trois nuits que le convoi mit pour arriver à Auschwitz.*

« Le Recteur avait relevé le moral de beaucoup de camarades qui se trouvaient dans notre wagon, malgré le manque d'air ; *pas de ravitaillement ni en eau ni en vivres.* Nous avons tenu le coup malgré toutes ces misères.

« Arrivés à Auschwitz, nous avons été reçus à coups de crosses, de matraques, de plus des chiens vraiment terribles nous entouraient ; enfin, ça pleuvait drû comme grêle, et nous étions très affaiblis après un voyage si long, surtout dans des conditions semblables.

« Mais Monsieur Tanguy nous le disait bien que ces boches seraient un jour punis, car vraiment c'étaient des gens inhumains.

« De la gare d'Auschwitz au camp nous avons été matraqués tout du long de la route.

« Arrivés au camp, nous avons été renfermés dans des baraques vides et pleines de boue. Immédiatement une équipe de juifs polonais est arrivée *pour nous tatouer le numéro d'ordre sur le bras.* Nous avons été amenés par groupes de 200 environ pour être déshabillés complètement. Nous sommes restés enfin notre groupe *36 heures tout nus* dans un couloir, les portes et les fenêtres ouvertes, les S. S. avec leurs chiens à nous matraquer de temps à autre, avant de passer au coiffeur soi-disant, et là, ma foi, nous avons été rasés des pieds à la tête ! Après, les douches glacées pour commencer, très chaude ensuite, et glacées pour en finir, et tout ça a demandé encore trois jours de privations. Malgré toutes ces misères notre moral et notre courage n'étaient pas encore atteint ! Mon camarade le Recteur Tanguy, *malgré ses 64 ans*, vraiment, il avait un courage et un moral de fer cet homme !

« Sortis des douches, nous avons été habillés, si on peut dire, mais vraiment en loques, et comme un hasard mon camarade Tanguy *avait eu une culotte rouge de l'armée française de l'ancien temps !*

« Une fois qu'il s'était habillé, il avait dit, et même à haute voix devant les boches : *« Si mon Evêque voyait son curé ! Il verrait un vrai curé communiste !*

« Je le dis tel quel, car *je le considérais comme un vrai frère, et je ne l'oublierai jamais.*

« Nous avons été 12 jours dans l'angoisse, nous attendant d'un moment à l'autre d'être exterminés, enfin de passer à la chambre à gaz, puis au four crématoire, mais grâce à une pro-

testation énergique des Alliés, nous avons été sauvés de ce côté là.

« Pendant ces jours sombres, nous avons perdu beaucoup de nos camarades, par maladie. Beaucoup étaient devenus fous par la terreur de ces bandits et d'être à proximité des chambres à gaz, des fours crématoires, d'avoir continuellement l'odeur de chair humaine calcinée, et de voir de nos propres yeux par les fentes des planches de la baraque passer des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants. Vraiment il y avait de quoi se faire du mauvais sang ! Mais avec un homme courageux comme le camarade Tanguy et aussi quelques bons camarades de Nevers qui formaient notre petit groupe, nous avons tenu le coup.

« Et pourtant notre camarade Tanguy était déjà bien malade avant le départ d'Auschwitz pour Buchenwald, mais toujours plein de courage ce brave homme.

« Après deux jours de voyage, encore sans soins toujours évidemment, arrivé à Buchenwald, il me l'avait dit : « Mon pauvre Albert, je crois que je suis perdu ! » Car il le savait bien qu'il était bien atteint d'une congestion pulmonaire.

« Passé une quinzaine de jours dans ce camp toujours sans soins et peu à manger, ne pouvant plus se lever de son grabat, un médecin français avait réussi à l'hospitalisation soi-disant, mais toujours pas de médicaments, ni rien pour soulager ce pauvre homme ; sa maladie s'aggravait de jour en jour.

« Etant très inquiet sur son sort, un jour, je me suis décidé d'aller le voir, malgré l'interdiction formelle de pénétrer dans ces baraques, qui étaient entourées de barbelés.

« Je me suis présenté à la porte d'entrée mais aussitôt que j'eus demandé à voir un camarade très malade, j'ai été bousculé et frappé très violemment par le gardien.

« Ne perdant pas courage, et ayant dans l'idée de le voir, j'ai passé par dessus les barbelés. Enfin ! j'avais réussi à me rendre auprès de lui.

« Ce jour-là, il était toujours dans un état très grave, mais toujours plein de courage.

« Nous avons causé peut-être pendant cinq minutes que la patrouille est arrivée : là encore j'ai passé un mauvais quart d'heure avec les boches !

« Deux jours après, je suis retourné pour le voir, et cette fois le gardien et ses collègues m'ont presque crevé, mais voulant le voir une dernière fois, n'ayant plus de force pour passer par dessus les barbelés, j'ai passé entre, laissant la moitié de mes loques derrière moi ! Et cette fois-là, j'avais passé par la fenêtre !

« La première parole prononcée, je lui demande comment allait sa santé. Immédiatement, il me serra la main et me dit : « Mon pauvre Albert, très mal ! Je suis perdu, mais j'espère que quelques-uns de nous retourneront au pays et diront tout ce qu'on a vu et tout ce qu'on nous a fait ! »

« Cette dernière visite n'avait pas duré bien longtemps non plus, car chassé encore comme malpropre à coups de trique ! J'étais démoralisé sur le coup. Il était environ 9 h. et demie du matin, au début du mois de juin 44, et mon cher camarade Tanguy mourait vers quatre heures de l'après-midi.

« *L'image et le son de la voix de cet homme resteront gravés dans ma mémoire pour le reste de mes jours.*

« Cet homme si bon, si juste en tout et pour tous a été brûlé dans l'Enfer de Buchenwald.

.....
« Signé : NIHOARN. »

Nous éviterons tout commentaire surperflu, mais remercions de tout cœur ce brave garçon pour son courage simple et sa belle action ultime.

Le saint prêtre Tanguy aura tout au moins eu la dernière vision consolante d'un visage ami penché sur son cœur ardent, les mots fraternels d'un humble breton, d'un « pays », qui avait partagé ses souffrances et s'était montré fidèle jusqu'à la mort. Témoignage d'un patriote qui a pu rapporter de cet Enfer la flamme sacrée de l'amitié, transmise grâce à un hasard providentiel, au nom du bon Recteur de Pont-Aven, puisse-t-il être le symbole d'un trait d'union pour les Français.

A. ROUYER.



Pour la vente de cette Brochure et conditions, écrire à M. A. ROUYER, 10 bis, rue Bourg-les-Bourgs, QUIMPER (Finistère).

Des secours et subventions ont été versés sur les bénéfices à des familles et au Comité de Pont-Aven.

PRIX : 20 Francs.